

humanitas

Vol. XXXI-XXXII

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HUMANITAS

VOLS. XXXI-XXXII



COIMBRA

MCMLXXIX-MCMLXXX

DAMIÃO DE GÓIS DANS UNE EUROPE ÉVANGÉLIQUE

Replacer Damião de Góis en son temps, une étude classique de Marcel Bataillon l'a fait jadis, traçant avec un doigté supérieur du plus européen des humanistes portugais un admirable portrait (1). Bien que depuis lors la documentation d'archives n'ait pas été renouvelée (2), qu'il n'y ait pas eu d'édition critique des opuscules (3), qu'on attende encore le corpus de la correspondance latine (4), que l'his-

ABRÉVIATIONS UTILISÉES:

ALLEN: P.S. ALLEN et H.W. GARROD, éd., *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterdami*, t. X, 1532-1534, Oxford 1941; t. XI, 1534-1536, Oxford 1947.

BATAILLON: cf. n. 1.

Epist.: lettres à Damião de Góis publiées par lui dans ses *Aliquot opuscula*, Louvain 1544.

HARTMANN: ALFRED HARTMANN, éd., *Die Amerbachkorrespondenz*, 6 vols., Bâle 1942-1967. Les renvois sont au tome IV.

HIRSCH, *Life*: cf. n. 7.

Procès: cf. n. 2.

SILVA DIAS, *Política cultural*: cf. n. 5.

(1) MARCEL BATAILLON, *Le cosmopolitisme de Damião de Góis*, dans *Revue de littérature comparée*, 1938. Repris dans le même, *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*, 1^{ère} éd. Coïmbre 1952; 2^e éd. Paris 1974, à laquelle il sera renvoyé.

(2) En attendant l'édition critique annotée du procès d'Inquisition de Damião de Góis annoncée par M. Isaias da Rosa Pereira, on citera d'après la vieille édition de GUILHERME J.C. HENRIQUES, *Inéditos goesianos*, II, Lisbonne 1898, p. 3-131, préférée à celle de RAÚL REGO, *O processo de Damião de Góis na Inquisição*, Lisbonne 1971.

(3) L'édition de Coïmbre de 1791 n'est pas sûre, et moins encore la traduction portugaise de DIAS DE CARVALHO, *Opúsculos históricos de Damião de Góis*, préface de Câmara Reis, s.l.n.d. [Porto, 1945].

(4) La thèse complémentaire de M. LUÍS DE MATOS, *Correspondance latine de Damião de Góis*, Paris 1959, est demeurée inédite. L'édition de la correspondance active doit paraître prochainement par les soins du P. Amadeu Rodrigues Torres. La collection de lettres publiée par Góis dans ses *Aliquot opuscula*, Louvain 1544,

toire de la classe politique sous les règnes de D. João III et de D. Sebastião, faute de laquelle le sens de tant de choses nous échappe, reste à écrire, l'interrogation s'est poursuivie autour de cette personnalité exemplaire en qui furent réunis tant de talents. Le milieu portugais où Góis vécut a été exploré (5). L'homme d'affaires, on l'a souligné, est à découvrir (6). Sur l'homme de coeur, sur l'esprit religieux, sur l'historien, sur l'amateur d'art, sur le cosmopolite et son entregent, il reste à apprendre, et sur le garde des archives aussi, sur le curieux de sciences naturelles peut-être. Les pages qui suivent n'entendent que poser, avec quelques évidences, quelques questions sur la période européenne d'une carrière qui garde ses énigmes (7).

I

Avec des accents émouvants, Damião de Góis a dit quelle amitié le lia à Erasme, dans les toutes dernières années de la vie de celui-ci, de 1533 à 1536. Ami riche et non disciple, érasmien de tempérament (8) plutôt que de formation, il avait partagé, avant cet attachement tardif,

a fait l'objet d'une étude de M. JORGE ALVES OSÓRIO, *Em torno do humanismo de Damião de Góis. A divulgação dos opúsculos através da correspondência latina*, dans *Annali* (Napoli), *Sezione romanza*, XVIII/2 (1976), p. 297-342.

(5) JOSÉ SEBASTIÃO DA SILVA DIAS, *Correntes do sentimento religioso em Portugal (séculos XVI a XVIII)*, I, Coïmbre 1960; le même, *A política cultural da época de D. João III*, I, Coïmbre 1969 (seul paru).

(6) Cf. ANTÓNIO H. DE OLIVEIRA MARQUES, *Damião de Góis e os mercadores de Danzig*, dans *Arquivo de bibliografia portuguesa*, IV/15-16 (1958), p. 133-163.

(7) Sur les contacts européens de Damião de Góis, la monographie de M^{me} ELIZABETH FEIST HIRSCH, *Damião de Góis. The life and thought of a Portuguese humanist, 1502-1574*, La Haye 1967 (Archives internationales d'Histoire des Idées, 19), faisant suite à une série d'articles sur certains points plus détaillés, est riche d'une très large information jamais réunie auparavant, mais souvent traitée avec un sens critique en défaut. Sur les relations avec les frères Magnus, cf. JEAN AUBIN, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*, dans *Damião de Góis humaniste européen*, sous presse dans la série «Etudes» du Centre de recherches sur le Portugal de la Renaissance, Ecole pratique des Hautes Etudes, IV^e Section. Le travail de EDUARD ALBIN BEAU, *As relações germânicas de Damião de Góis*, Coïmbre 1941, est en grande partie dépassé.

(8) Sur l'érasmisme de Góis, cf. SILVA DIAS, *Política cultural*, I, p. 388-389, et José V. de PINA MARTINS, *Humanismo e erasmismo na cultura portuguesa do século XVI*, Paris 1973, ch. VI, «Damião de Góis e o pacifismo erasmiano» (p. 63 sqq).

les aspirations diffuses dans lesquelles se retrouvait une grande partie de l'élite intellectuelle d'entre 1520 et 1540. Il s'est laissé gagner durant son séjour à Anvers, de 1523 à 1532, aux idées de renouveau religieux qui circulaient dans toute l'Europe, et plus vivacement qu'ailleurs dans cette Europe du nord-ouest où ses activités professionnelles lui tissaient des contacts. S'il fallait donner un nom à l'influence qui l'en pénétra, on invoquerait naturellement son proche ami Cornelis de Schrijver (Grapheus), qui en 1522 avait été arrêté comme suspect de luthéranisme. Mais, à vrai dire, la contagion était celle de toute une société (9). A la table de la *feitoria* d'Anvers, on discutait des indulgences (10). Damião les condamnait. Critique envers les fautes de la Papauté, il l'était aussi envers la hiérarchie catholique, et le demeura jusque sur le tard (11). Il s'en justifiera devant les Inquisiteurs, en 1571, en invoquant des expériences qui remontaient à son séjour aux Pays-Bas : le cas des prélats d'Allemagne, seigneurs ecclésiastiques et séculiers à la fois, par qui tant de mal était venu à la Chrétienté ; et touchant les Papes, outre ce qu'on pouvait lire dans les *Vitae Pontificum* de Platina, son indignation qu'un légat de Clément VII se soit opposé, à la veille de la destruction du royaume de Hongrie par les Turcs (1526) à ce que Góis aille lever en Allemagne des troupes que D. João III était disposé à solder contre l'Infidèle (12).

Lorsque, tout au long de son procès, on chercha à le prendre en faute sur plusieurs points de «l'hérésie luthérienne», il protesta qu'il avait toujours été contre le libre-arbitre et la doctrine luthérienne de la grâce (13), qu'il avait toujours reconnu l'existence du Purgatoire (14), et qu'il avait adhéré positivement à la primauté du Pape et de l'Eglise romaine (15). Il ne s'avoua coupable que sur trois chefs

(9) Cf. Góis, *Procès*, p. 73. Sur l'influence de Grapheus, cf. HIRSCH, *Life*, p. 23-24. Toutefois, il semble être visé dans une déclaration tardive de Góis sur «le maître qui lui enseignait la grammaire à la *feitoria* [d'Anvers]» et qui le corrigea de son opinion sur les indulgences (*Procès*, p. 80).

(10) Góis, *Procès*, p. 61-62.

(11) Cf. la déposition de son gendre LUIS DE CASTRO, *Procès*, p. 39, étayée par celles d'autres témoins et reprise par le Promoteur fiscal, *ibid.*, p. 54.

(12) Góis, *Procès*, p. 57.

(13) Cf. sa réponse, *Procès*, p. 38, à l'accusation portée en 1550 par le P. SIMÃO RODRIGUES, *Procès*, p. 13, et retenue par le Promoteur fiscal, *ibid.*, p. 41, 53.

(14) Góis, *Procès*, p. 36 et 58 ; *ibid.*, p. 44 et 53 (le Promoteur fiscal) 118 (les Inquisiteurs).

(15) Góis, *Procès*, p. 34, 58.

d'accusation: avoir accordé peu de crédit aux indulgences (16); avoir pendant quelques années rejeté la nécessité de la confession auriculaire (17); quant au jeûne, qu'il observera jusqu'à la fin de sa vie avec beaucoup de négligence (18), avoir été partisan de sa suppression. Il avait pensé, du temps qu'il était en Italie (1534-1538), qu'«il pourrait s'ensuivre grand bien si le Pape et le Concile accordaient qu'on donne l'eucharistie sous les deux espèces aux laïcs, et qu'on dispense du jeûne; car, à ce qu'il avait entendu et vu en Allemagne, il en résulterait grand avantage, qui serait que beaucoup d'hérétiques viendraient à se réconcilier avec l'Eglise catholique» (19).

A Padoue, en 1537, Simão Rodrigues, le futur introducteur de la Compagnie de Jésus au Portugal, trouva Damião de Góis imbu d'idées hérétiques, et passablement vain de ses relations parmi les Réformés allemands. Lorsqu'on le lui rappellera, en 1571, il confessera qu'il se pouvait bien qu'il ait été alors tantôt du parti des catholiques, tantôt du côté des Luthériens, partageant les vues de ces derniers sur les indulgences, l'autorité du Pape, la confession et l'abstinence (20). Quand avait-il adopté les opinions qui fondaient, des dizaines d'années plus tard, la procédure montée contre lui? Il est resté sur ce point vague et incohérent, déclarant ne plus se souvenir combien de temps il y avait adhéré; en Flandres, dans sa jeunesse, durant quatre ou cinq années, avant de savoir le latin, qu'il avait appris en 1529 (21); ou bien en Italie, trois ou quatre ans, jusqu'à ce que ses conversations avec des lettrés et des doctes et la fréquentation d'un confesseur le fassent revenir de ses errements (22).

Aux Inquisiteurs portugais de 1571, il ne parut pas «vraisemblable qu'un homme de sa qualité, de sa culture et de son jugement n'ait pas été plus longtemps dans ces erreurs, s'étant trouvé tant de

(16) Góis, *Procès*, p. 36, 56, 59; *ibid.*, p. 117 (les Inquisiteurs).

(17) Góis, *Procès*, p. 56-57, 59-60.

(18) Cf. *Procès*, p. 20, 22, 23-24, 37-38, 40, 44, etc.

(19) Góis, *Procès*, p. 43.

(20) *Procès*, p. 78: «bem pode ser que uma vez tivesse a parte dos catholicos e outra vez a dos lutheranos». Le témoignage de Simão Rodrigues, dans *Procès*, p. 5-11 (déposition de 1545) et 12-14 (déposition de 1550).

(21) Góis, *Procès*, p. 57, 58, 61-62, 73 et 128 (dès le début de son arrivée en Flandres), 79 (du temps qu'il était ignorant), 120 (étant âgé de vingt-trois ans [soit en 1525]).

(22) Góis, *Procès*, p. 58, 59, 120, 126.

temps de par l'Allemagne et autres pays d'hérétiques, et communiquant et conversant avec eux si particulièrement» (23). La critique peut acquiescer à cette réflexion des juges. Góis a sûrement voilé la vérité sur la durée de ses égarements. Commencés durant son séjour à Anvers, ils se sont prolongés jusque vers la fin de son séjour à Padoue.

Ses déclarations de 1571 cherchèrent à minimiser «l'amitié peu commune» avec les Evangéliques d'Allemagne dont il se vantait en 1537 auprès de Sadolet (24), et avec quelque provocation peut-être devant le bigot Simão Rodrigues. Ses rencontres avec les réformateurs des pays germaniques n'auraient été dues, prétendra-t-il, qu'au hasard des fréquentations d'auberge, ou à la politesse d'hôtes empressés de lui montrer dans quelque assemblée la tête d'une célébrité locale (25). Sans doute fut-ce le cas avec Bugenhagen (Pomeranus), grand ouvrier de la pastorale luthérienne en Allemagne du Nord, qu'il a vu à un dîner de notables, lors de sa mission en service commandé à Lübeck, en 1531. Son hôte lui explique que «le dit Johann Pomeranus avait fait un livre en langue allemande sur le gouvernement de la ville tant au séculier que sur ce qui touchait en outre ses coutumes et la manière dont ils devaient vivre, livre que lui [Góis] n'a ni vu ni lu» (26). On reconnaît à cette description la «Kirchenordnung» établie par Bugenhagen, *Der keyserliken Stadt Lübeck Christlike Ordeninge*, imprimée à Lübeck en 1531. S'il n'y a pas trace (ni d'ailleurs vraisemblance) de relations ultérieures avec Bugenhagen, ce même voyage de 1531 permit à Góis, sen-

(23) *Procès*, p. 58.

(24) Lettre à Sadolet du 1.VII.1537 (*Epist.*, d 2^v-d 3^r): «apud eos qui se Evangelicos profitentur, cum quibus negocia Regis mei gerens per totam Germaniam atque Belgicam spatio quatuordecim annorum non mediocrem amicitiam contraxi». La phrase avait erronément conduit Bataillon à supposer que Góis voyagea en Europe dès 1520-1521 (cf. AUBIN, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*, note 19). L'équivoque autour de «negocia Regis mei gerens» porte autrement: Góis n'étant plus au service du Roi depuis 1532, on pourrait entendre que ses contacts relèvent toujours, en 1537, d'une mission à lui confiée. Sans exclure tout à fait cette éventualité, les mots en question sont simplement à rapporter aux voyages qui ont fait naître cette amitié antérieurement à 1532.

(25) Cf. *Procès*, p. 32 (Bugenhagen; Luther et Melanchthon), 33 (Grynaeus; Münster), 36 (Farel), 34 (Bucer, Hedion, Capiton).

(26) Góis, *Procès*, p. 32: «ho dito Joanne Pomerano tinha feito hũu livro em lymguoa alemã do governo da cidade asy do secular como de mais acerqua de seus custumes e de como aviãu de viver, o qual livro elle comfesante não vio nẽ leo.»

sible à la qualité des hommes plus qu'aux antagonismes doctrinaux. de nouer du côté protestant comme du côté catholique des sympathies durables, à Wittenberg avec Melanchthon, à Dantzig avec l'archevêque catholique d'Upsal en exil, Johannes Magnus, victime et ennemi des luthériens. Remarquons, lors du voyage en Allemagne du Sud de 1533, la même liberté à prendre des amis des deux côtés. Góis se lie avec Erasme à Fribourg et à Bâle avec Grynaeus, protestant notoire. Dans les années suivantes, il se tient sur cette frontière encore intracée où les plus hauts esprits croyaient et espéraient que tout demeurerait possible entre les divers courants de la religiosité chrétienne.

Cependant, lorsqu'il va se frotter de savoir ce sera, pour reprendre l'opposition de Vivès, à celui des grammairiens et point à celui des théologiens. En 1532, abandonnant sa charge de secrétaire du comptoir portugais d'Anvers, il devient à Louvain élève de Rescius. De cette entrée en humanisme, l'attraction de la culture fut-elle l'unique déterminant? On se le demandera.

Au retour de sa seconde mission à Dantzig, à l'automne de 1531, Damião de Góis s'attendait à rentrer au Portugal. Au début de septembre, lors de son passage à Marienwerder, il s'en était ouvert à Speratus (27). Le 1^{er} décembre, il annonçait à Johannes Magnus qu'il allait être rappelé à Lisbonne ou être envoyé dans les Allemagnes (28). Il n'en fut rien. La déception qu'il dut éprouver de ne pas voir une promotion attendue récompenser ses services a sans doute pesé autant, sinon plus, que l'attrait de l'enseignement universitaire dans sa décision de quitter la *feitoria de Flandres*. Fin juillet 1532, il était encore à Anvers, participant aux négociations pour la remise en liberté du marchand nouveau-chrétien Diogo Mendes (29). Il a dit être resté à Louvain «huit à neuf mois» (30), soit, puisqu'il en partit début juin

(27) Cf. le voeu exprimé par Speratus dans sa lettre à Góis du 12.IX.1531: «utinam Dominus sit dux et redux tuus in patriam dulcem tuam», *Epist.*, c 1^v.

(28) *Legatio Presbyteri Ioannis*, Louvain 1532, C 4^v.

(29) Rui Fernandes de Almada au pensionnaire de la ville d'Anvers à Bruxelles, d'Anvers, 21.VII.1532: «J'envoieray demain au matin Jorge de Barres et Damien de Goez, les deux scripvains du Roy, mes compagnons, devers la Roine et Conseil, pour lui donner à cognoistre le cas» (*Antwerpsch Archievenblad/Bulletin des Archives d'Anvers*, VII, s.d., p. 206. D'où J. A. Goris, *Etudes sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Italiens) à Anvers de 1488 à 1567*, Louvain 1925, p. 565).

(30) Góis, *Procès*, p. 33.

1533, depuis septembre ou octobre 1532, le voyage de mars 1533 à Fribourg et Bâle compris dans cette période.

Lorsqu'à la fin de mai 1533 arriva de Lisbonne l'offre du poste de trésorier de la Casa da Índia (31), Góis ne balança pas entre la vocation humaniste et cette haute et fructueuse charge. Gommant l'intermède de Louvain, il écrivait à Erasme, le 20 juin: «Après que j'ai parcouru dix ans pour ses affaires l'Allemagne, la Pologne et le Danemark, et que je suis maintenant revenu en Belgique, des lettres de mon roi me rappellent au Portugal pour y être son trésorier, ce que je n'aurais jamais brigué ni même imaginé. Louvain déjà quitté, nous sommes venus à Anvers, d'où nous partons dans dix jours pour le Portugal.» Et il ajoutait; «Partout où il m'arrivera d'être, je me souviendrai toujours de toi.» C'était un adieu sans intention de retour. Góis confiait à Erasme la poursuite de la tâche morale qu'il abandonnait: le plaider en faveur des Lapons (32).

II

Après avoir passé quatre mois au Portugal (33), un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle fournit à son départ le prétexte honorable (34). Car le poste que lui proposait D. João III lui a finalement échappé. Que s'est-il passé? Les remaniements qui surviennent à la Casa da Índia à la fin de 1533 — en décembre, João de Barros est titularisé comme *feitor* (35) — seront à étudier. Camarade d'enfance cher aux fils de D. Manuel, candidat du Roi, et probablement aussi du comte de Vimioso, *vedor da fazenda real* (36), Góis a été en butte

(31) Il n'en faisait pas encore état dans sa lettre du 18 mai à B. Amerbach (HARTMANN, n.º 1750). Le 9 juin il était déjà parti de Louvain, cf. le passage de la préface du *De ecclesiasticis scripturis et dogmatibus* de Driedo, *apud* BATAILLON, p. 64 n. 59).

(32) ALLEN, n.º 2826.

(33) Cf. la préface du *Catão maior*, Venise 1538.

(34) GÓIS, *Procès*, p. 34 et 75.

(35) ANTÓNIO BAIÃO, *Documentos inéditos sobre João de Barros*, dans *Boletim da segunda classe*, XII (1916-1917), [p. 202-355], p. 204-205.

(36) Góis lui dédia en 1538 son *Catão maior*, traduction de *De Senectute*. Il introduisit un vif éloge du comte dans le second tirage de l'édition princeps de sa *Crónica do príncipe D. João*, cf. l'édition de M^{me} Almeida Rodrigues, Lisbonne 1977, p. 46-47 en note.

à une opposition telle qu'il a dû renoncer, nonobstant le soutien persistant de D. João III. Que le souverain ne soit pas libre de faire ce qu'il veut, et doive plier devant le clan des légistes et des politiques, André de Resende va en rapporter un exemple dans son *De vita aulica* de 1535, où il peint à Damião, dédicataire du poème, les malheurs auxquels il a échappé, la bassesse des existences courtisanes, la condition subalterne des lettrés, la puissance néfaste de la faction qui règne sur l'Etat (37).

Officiellement Góis renonçait parce qu'il préférait le culte des lettres à l'ambiance d'une cour. C'est la version adoptée par Erasme, qui savait cependant à quoi s'en tenir, lorsqu'il recommande à Pietro Bembo, en août 1534, son jeune ami en route vers Padoue: «Son roi lui a offert une charge éminente à la Cour, où il a été élevé depuis l'enfance, à savoir d'être son trésorier. Il a préféré recueillir dans son esprit un meilleur trésor» (38). Un ami des Pays-Bas, Goclenius, fait écho à la vérité. Répondant en juin 1534 à une lettre malheureusement perdue de Góis, il stigmatise les calomnies dont il a été l'objet et l'invite à ne pas compromettre ses liens avec la cour portugaise: «Que les dieux (...) perdent ces crocodiles, ces hyènes, ces aspics qui te chassent d'une condition si souhaitable, que tu as recherchée à travers tant de dangers (...) Je ne doute pas que tu régleras tes études de sorte que tu ne paraisses nullement avoir abandonné par amour de la philologie et du savoir une situation très fortunée, comme le croit le vulgaire, et si désirée de beaucoup auprès du Roi très florissant» (39).

L'échec du séjour au Portugal masque une autre affaire, beaucoup plus délicate que la nomination à un office, dont elle motive

(37) ANDRÉ DE RESENDE, *Ad Damianum a Goes de vita aulica*. Cf. l'édition avec traduction en français dans ODETTE SAUVAGE, *L'itinéraire érasmien d'André de Resende (1500-1573)*, Paris 1971, p. 146-155. On peut lire dans CLAUDE DE BRONSEVAL, *Peregrinatio hispanica*, éd. Dom Maur Cocheril, Paris 1970, à propos de la destitution d'une abbesse hautement apparentée, le récit vivant et détaillé de pressions exercées sur le Roi, en 1532.

(38) Erasme à Bembo, 16.VIII.1534, ALLEN, n.º 2958.

(39) *Epist.*, c 2^v: «Dii autem superiori et inferiori malis exemplis perdant illos crocodilos, hyenas et aspides qui virulentis linguis a tam optata conditione quam per tot pericula petivisti te extrudunt (...) In coecis non dubito quin ita sis attemperaturus studia tua ne de nihilo conditionem apud florentissimum Regem ut vulgus putat beatissimam et multis tam optatam philologiae et sapientiae amore deseruisse videaris.»

vraisemblablement l'insuccès. Mais cette affaire nous échappe. Erasme et ses proches, Boniface Amerbach, Gilbert Cousin, n'en ont rien révélé dans leur correspondance. Par discrétion, sans doute. Par prudence, sûrement. La disparition de toutes les lettres qui nous eussent informés, celles de Góis lui-même, celles de Schets, l'homme d'affaires anversoïse, celles de Melanchthon et de Roque de Almeida nous laisse devant notre perplexité.

Ses biographes font revenir Góis à Anvers ou à Louvain (40). L'affirmation ne repose sur rien. Lui-même l'a dit, il prit «le chemin de l'Allemagne» (41). Début mars 1534, Erasme a reçu des lettres de Grapheus, et *via* Anvers de Góis (42). Il adresse sa réponse, le 11 mars, «au trésorier du sérénissime Roi, à la cour de Portugal», se réjouissant que les affaires de Damião marchent selon ses vœux, et accusant également réception d'une lettre d'un correspondant de Góis dont il cèle le nom: «cet autre qui m'écrit par ton ordre» (43). Mais le 13 mars il sait, — nous ignorons par quelle voie, — que Góis a refusé la charge que lui destinait D. João III, et qu'il va revenir. Il en fait part à Grapheus. La nouvelle du mécompte ne lui arrive donc pas des Pays-Bas. Et, tout de suite, il laisse poindre son inquiétude: «J'espère qu'il usera d'une sage résolution» (44).

Qu'Erasme n'apprenne qu'à la mi-mars la déception de Damião de Góis ne prouve pas qu'elle soit toute récente; la mauvaise saison impose des délais à l'acheminement des nouvelles. On a daté diversément, et sans apporter d'indices, sa présence au Portugal: derniers mois de 1533, pour Maximiano Lemos; hiver 1533, jusqu'au printemps de 1534, selon M. da Silva Dias; retour aux Pays-Bas à la fin de 1533, assure M^{me} Hirsch (45). Suivant sa manière de compter, les «quatre mois» de séjour au Portugal dont Góis fait état en 1538, peuvent n'être

(40) A ANVERS, MAXIMIANO LEMOS, *Damião de Góis*, dans *Revista de História* X (1921), p. 44; H. DE VOCHT, *Monumenta humanistica lovaniensia*, Louvain 1934, p. 617; SILVA DIAS, *Política cultural*, I/1, p. 383 n. 3 (confus). A LOUVAIN, HIRSCH, *Life*, p. 70; d'où DONALD F. LACH, *Asia in the making of Europe*, II/1, Chicago-Londres 1977, p. 20.

(41) GÓIS, *Procès*, p. 75; aussi p. 34 et 50.

(42) Cf. ALLEN, X, p. 364-365 *ad calcem*.

(43) ALLEN, n.º 2914 («Gaudeo (...) tibi que res aulicas esse ex sententia»).

(44) ALLEN, n.º 2916, X, p. 369-370: «Spero illum prudenti usurum consilio».

(45) MAXIMIANO LEMOS, *l.c.*, p. 41; SILVA DIAS, *Política cultural*, I/1, p. 382 (mais p. 383: il quitte le Portugal au début de 1534); HIRSCH, *Life*, p. 70.

que trois mois et demi. Même si l'on fait le compte plein, subsiste entre le début de juillet 1533 (46) et le 10 avril 1534, où il fait son apparition à Bâle, une lacune de quatre mois à remplir par les voyages de l'aller et du retour.

En juillet 1533, traversant la France, Damião a visité dans son couvent parisien le Franciscain portugais Roque de Almeida, auquel il a remis, sur ses instances, une lettre d'introduction auprès de Melancthon (47). Combien de temps resta-t-il à Paris? Pressé qu'il fut de quitter les Pays-Bas, on peut supposer qu'il ne s'y est pas non plus attardé. Une arrivée au Portugal en août est vraisemblable. Où est-il dans les trois premiers mois de 1534, et que fait-il? Entre Compostelle et Bâle, nous perdons sa trace. Le 10 avril, descendu inopinément à l'hôtel de la Cigogne, il fait porter un billet à Boniface Amerbach. Leur conversation va durer jusqu'au soir (48). Il annonce aussi sa présence à Erasme qui, par retour, le 11 (les courriers entre Bâle et Fribourg vont dans la journée), lui fait savoir qu'il l'attend (49). Le même jour, Erasme croit bon d'avertir Amerbach (50).

Erasme n'a pas invité Damião de Góis revenu à l'amour des lettres à quitter les Pays-Bas pour s'installer chez lui, à Fribourg. C'est

(46) Sur un poème dédié à Góis, à Anvers, le 27 juin, cf. H. DE VOCHT, *op. cit.*, p. 613 n. 5. Les lettres que lui adressent Erasme le 25 juillet (ALLEN, n.º 2846) et Amerbach le 1^{er} septembre (HARTMANN, n.º 1776) ne prouvent pas, comme l'a avancé Maximiano Lemos (*art. cit.*, t. IX, p. 225), que Góis est parti trois mois plus tard qu'il ne l'annonçait à Erasme le 20 juin (ci-dessus n. 32). Si nous ignorons où ces deux lettres lui étaient adressées, nous savons qu'Erasmus Schets, le grand négociant anversoise en relations d'affaires avec le Portugal, était chargé d'acheminer sa correspondance (cf. ALLEN, n.º 2826, p. 255; HARTMANN, n.º 1750, p. 218).

(47) Góis, *Procès*, p. 50, 72, 121.

(48) «B. Amerbachio amico candidissimo. S.p. Amice optime Boniffaci tuus Damianus en tibi adest, in diversorio Ciconie. Cupit ad te venire modo sciet te domi manere aut, si libet, te orat ad cenam convivam» (HARTMANN, n.º 1814). Le billet n'est pas daté. Hartmann le date d'après la lettre du 10 avril 1534 d'Amerbach à son frère: «Dn. Damianus a Goes regis Lusitaniae thesaurarius (...) me hodie per totum diem detinuit» (n.º 1815), sans exclure qu'il se rapporte à la visite de Góis à Amerbach de l'année précédente. Hypothèse qui peut être écartée, d'une part parce que Góis n'aurait pas été qualifié en 1533 de «trésorier du roi de Portugal», d'autre part parce que le billet est trop amical pour être celui de la première rencontre (on sait qu'Erasme s'était refusé à recommander à Amerbach le jeune Portugais inconnu).

(49) ALLEN, n.º 2919.

(50) ALLEN, n.º 2920; HARTMANN, n.º 1816.

Damião, surgi on ne sait d'où, qui s'invite impromptu. La réaction d'Erasmus est admirable. «Que tu aies renoncé à des choses si magnifiques, je prie pour que cela soit heureux et faste. Je suis totalement tien (...) Tu trouveras Erasmus préparé à tout.» Et il lui donne des détails sur la façon dont il l'installera dans sa demeure (51). Le 23 avril, il informe Schets, son correspondant fidèle, que Góis se trouve à Fribourg, sous son toit (52).

Entre avril et août 1534, Góis multiplie les contacts avec les Réformés. Au début d'avril (et non point à la fin d'août, comme on l'a avancé), sans doute après avoir traversé Dauphiné et Savoie, il rencontre Farel à Genève, et l'entreprenant sur l'eucharistie (53). En mai/juin, allant aux Flandres régler ses affaires (54), il rencontre à Strasbourg Hedion, qu'il connaît d'avant, quoi qu'il en ait dit, Capiton et Bucer; ils discutent, entre autres, de l'autorité du Pape (55). Ren-

(51) ALLEN, n.º 2919.

(52) ALLEN, n.º 2924, X, p. 378: «Agit apud me in edibus meis egregius iuvenis Damianus a Goes (...)».

(53) GÓIS, *Procès*, p. 36: «passando por Genebra no pryncipio que ella se fez lutherana no anno de trinta e quatro pousou e hua pousada omde tãobẽ pousava hũu hereje que se chama [sic] farellus (...)». On notera que Farel était mort en 1565.

On a placé fin août 1534 le passage à Genève, sur l'itinéraire qui mènerait Góis de Fribourg à Padoue *via* la Savoie (MAXIMIANO LEMOS, X, p. 48; HIRSCH, p. 91, avec l'erreur «Gois stopped at Farel's house»). Góis s'est rendu en Italie par un tout autre itinéraire, cf. ci-après pp. 211-212. L'étape à Genève ne peut donc être qu'antérieure à l'arrivée à Fribourg. Il est vraisemblable que Góis, se rendant d'Espagne à Fribourg, ait en mars 1534 traversé les provinces de Languedoc, Dauphiné et Savoie que le *Tratado dos Descobrimentos* d'Antônio Galvão fait figurer dans la liste des pays qu'il a visités (sur cette liste, cf. AUBIN, *Damião de Góis et l'archevêque d'Uppsala*); pour la Savoie, nous avons le dire de Góis lui-même, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, IV, ch. 71 («allem do que sei de seu estado e vi no tempo que andei per suas terras.»)

(54) GÓIS, *Procès*, p. 34. Cf. Gilbert Cousin à Amerbach, de Fribourg, 4.VI.1534, HARTMANN, n. 1831.

(55) GÓIS, *Procès*, p. 34 (texte corrompu). La rencontre est bien datée par le contexte (M^{me} HIRSCH, *Life*, p. 66-67, erre sur ce point); Góis précise qu'il n'y eut pas de nouvelle rencontre. Une lettre de Vivès à Góis du 17.V.1533 (*Epist.*, c^v-c2^r; HIRSCH, *Life*, p. 76 n. 59) sous-entend que Hedion est une connaissance commune, du moins épistolaire. Selon la sentence de son procès (*Procès*, p. 127), Góis aurait rencontré Bucer en 1531 déjà; aucun élément du dossier n'appuie cette assertion, il y a lapsus probable du rédacteur (pour Bugenhagen).

tré début juillet au plus tard (56), il écrit d'autre part à Grynaeus, qu'il a peut-être rencontré à Bâle en avril (57), à Melanchthon et à Roque de Almeida, hôte de ce dernier sous un faux nom: il est devenu Jerónimo de Pavia (58). Les réponses de Melanchthon et de Jerónimo de Pavia, confiées à un intermédiaire négligent, tardent en chemin, finalement transmises de Constance par Thomas Blaurer à Erasme, qui les reçoit des mains du courrier public de Schaffhouse. Erasme, à qui Melanchthon écrit sur le même sujet (nous ignorons lequel), appréhende qu'elles n'aient été ouvertes en route (59).

Bucer, en juillet 1533, estimait que le Portugal était un des terrains propices aux idées évangéliques (60). En mars 1534, Aléandre, nonce à Venise, notait la rumeur d'une effervescence pro-luthérienne au Portugal (61). Indications vagues, auxquelles les lettres connues du nonce auprès de D. João III ne font aucun écho (62), que ces deux

(56) On a une lettre de lui à Amerbach, de Fribourg, 4.VII.1534, HARTMANN n.º 1841.

(57) Grynaeus était à Bâle en avril. On connaît une lettre de lui à Farel du 15.IV.1534 (dans HERMINJARD, *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, III, 1533-1536, p. 163-164). Il se rendit ensuite en Allemagne, en juin, en passant par Strasbourg.

(58) Góis, *Procès*, p. 50; et cf. *infra*. Pavia n'est sans doute pas le Pavie italien mais le Pavia de l'Alentejo. Elève privé de Melanchthon, Jerónimo de Pavia ne s'inscrivit pas à l'Université de Wittenberg. On ne trouvera pas son nom dans l'*Album Academiae Vitebergensis ab A. Ch. MDII usque ad A. MDLX*, éd. C. E. FOERSTEMANN, Leipzig 1841, qui n'enregistre (p. 147) qu'un «Nicolaus Picus Soraviensis Lusitanus», inscrit entre octobre 1532 et le 14 mai 1533, antérieurement au départ de Frei Roque pour l'Allemagne, et qui n'est sûrement pas un Lusitanien égaré chez Luther, mais bien plutôt un «Lusaticus», originaire de Sorau en Lusace (auj. Zary; latin Soravia).

(59) Erasme à Góis, 25.VIII.1534, ALLEN, n.º 2963; le même à Melanchthon, 6.X.1534, ALLEN, n.º 2970; sous celui qu'Erasme ne désigne que comme «l'hôte» de Melanchthon on s'accorde à reconnaître Roque de Almeida.

(60) Bucer à Philippe de Hesse, de Strasbourg, 11.VII.1533, dans MAX LENZ, éd., *Briefwechsel Landgraf Philipp's des Grossmüthigen von Hessen mit Bucer*, I, 1880 (Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven, V), p. 34.

(61) Aléandre à Pietro Carnesecchi, 13.III.1534, dans F. GAETA, éd., *Nunziature di Venezia*, I, Rome 1958 (Fonti per la Storia d'Italia [32]), p. 178: «si mor-mora non pocco tra questi signori di non so che moti luterani in Portugal».

(62) Les lettres pour cette période du nonce Marco Vigerio della Rovere, dont un certain nombre adressées à Pietro Carnesecchi, sont publiées par Dom CHARLES-MARTIAL DE WITTE, *La correspondance des premiers nonces permanents*

bruits captés de source différente, qui encadrent le temps du passage malchanceux de Damião de Góis au Portugal. Ne seraient-ils que déformation des ouvertures érasmistes que le Roi souhaitait favoriser (63)? Donnent-ils le ton des insinuations qui, dans un climat soupçonneux, ont pu être lancées pour compromettre le candidat royal à la trésorerie de la Casa da Índia? À défaut de pouvoir les interpréter, n'écartons pas du moins ces indices.

On ne saurait éviter de rappeler un autre contexte. Les semaines de 1534 où Damião de Góis dialogue avec les représentants de divers courants de la Réforme sont celles où la diplomatie française, inspirée par les Du Bellay, travaille à établir la concorde interconfessionnelle. En mai, M. de Langey rencontre Bullinger à Zurich. Le 1^{er} août, Melanchthon adresse à François I^{er} son *Consilium de moderandis controversis religiosis*. Góis, à son modeste rang, s'est-il mis de la partie? poussé par la ferveur personnelle? ou pour le compte de qui? Qu'il soit parti pour Padoue sans avoir attendu de lire les lettres de Melanchthon et de Jérôme de Pavie incline, en dépit de la crainte d'Erasmus qu'elles n'aient été décachetées, à en douter. S'il n'y a que coïncidence entre les manoeuvres de la politique et le désarroi moral que traverse, au printemps de 1534, l'hôte d'Erasmus, réduisons-nous toutefois, avec Bataillon, cet ensemble de conversations à la curiosité d'un «papillon ébloui et effaré», tourbillonnant «selon les rencontres de ses voyages» autour des grandes figures du mouvement réformé (64)?

Góis va quitter Fribourg contre son gré, «forcé par le conseil de certains amis de me séparer d'Erasmus, ce que je ne fais pas sans une très grande tristesse», dit-il à Boniface Amerbach le 16 juillet (65). Ce ne sont pas les autorités locales qui le chassent de Fribourg (66),

au Portugal 1532-1553, II. *Textes*, Lisbonne 1980, p. 29 sqq. On y chercherait en vain mention d'une agitation luthérienne, mais l'opposition de divers milieux, politiques ou religieux, à l'autorité du Saint-Siège y est abondamment exposée, à propos principalement des mesures contre les nouveaux-chrétiens.

(63) Cf. ci-après n. 68.

(64) BATAILLON, p. 150-151.

(65) Góis à Amerbach, 16.VII.1534, HARTMANN, n.º 1847: «Cogor consilio quorundam amicorum a D. Erasmo divelli, quod haud sine moerore maximo facio.»

(66) «A Friburgo depulsus, non est quod magnopere doleas», lui écrira Erasmus l'année suivante (ALLEN, n.º 3043; XI, p. 306). Ce que M^{me} HIRSCH, *Life*,

mais bien les instigations de ces mêmes amis innomés auxquels Erasme faisait allusion dans une lettre du 11 juin à Goclenius: «J'ai toujours pensé qu'il avait quitté sa patrie avec l'agrément des siens. Je l'ai cependant persuadé d'obtempérer aux conseils de ses amis. Ce qu'il fera» (67). Par ceux qui lui veulent du bien, et comment ne pas y reconnaître «les siens», ses protecteurs et amis portugais, Góis est prié de se tenir à l'écart d'Erasme (68).

Très conscient de cette obligation, Erasme mêle à son affectueuse inquiétude la préoccupation de voir Damião prendre ses distances envers les Réformés. Il le pousse à passer en Italie et à se fixer à Padoue. La décision est prise dès le mois de mai (69). «Il va maintenant à Padoue, c'est moi en réalité qui l'ai voulu», écrira bientôt le vieux maître à Bembo en lui recommandant son protégé (70). A Damião détourné de l'Allemagne «partout suspecte» (71), Erasme adresse cet avis: «Il est de beaucoup préférable que tu ne parles pas des sectes,

p. 75, interprète comme une prise de position des autorités de Fribourg contre Góis. Elle cite à l'appui le passage de la lettre de Goclenius que nous rapportons aux difficultés de Góis au Portugal (*supra* n. 39).

(67) ALLEN, n.º 2944, XI, p. 4: «Litteras quas Damiani causa miseris accepi. Ego semper putavi illum cum bona gratia suorum reliquisse patriam. Suasi tamen ut obtemperet consiliis; quod facturus est.»

(68) Les conversations de l'automne 1533 évoquées par Góis en 1571 (*Procès*, p. 74), au cours desquelles D. João III exprima à plusieurs reprises le désir d'inviter Erasme à l'Université de Coïmbre, sont à éclairer sous cet angle. Le «ao que lhe respondi o que me disse parecia» de Damião de Góis en prend un sens restrictif différent de celui qu'on s'est plu à entendre. Les lignes consacrées par Bataillon et par M. Moreira de Sá aux effets en 1533-1535 des démarches de Góis en faveur d'Erasme (BATAILLON, *Erasme et la cour de Portugal*, dans *Etudes sur le Portugal au temps de l'Humanisme*², aux pp. 62-63; ARTUR MOREIRA DE SÁ, *De re erasmiana. Aspectos do erasmismo na cultura portuguesa do século XVI*, Braga 1977, p. 167-168, 186) reposent sur une série d'interprétations forcées. M. DA SILVA DIAS, *Política cultural*, I/1, p. 375, a bien perçu que le «E Lusitania nihil ad te redire valde miror» d'Erasme ne s'y rapporte pas.

(69) Góis en a alors fait part à Goclenius, dans la lettre perdue où il lui racontait ses déboires au Portugal. Cf. la réponse de Goclenius, de Louvain, 10.VI.1534, dans *Epist.*, c 2^v-c 3^v.

(70) Erasme à Bembo, 16.VIII.1534, ALLEN, n.º 2958, XI, p. 28: «Me vero autore Patavinam scholam ut omnium florentissimam delegit».

(71) Góis à Amerbach, 16.VII.1534: les amis qui l'éloignent d'Erasme «scribunt Germaniam passim suspectam esse. Quamobrem hinc me Pataviam conferam» (HARTMANN, n.º 1847).

ni en bien ni en mal. Fais comme si tu ne t'en soucies pas, ou n'y connais rien. Diverses sont les simulations des hommes. On ne pourra pas dire beaucoup de bien en ta faveur si tu continues de correspondre avec Melanchthon ou Grynaeus» (72).

Le 16 juillet, Góis s'enquiert auprès d'Amerbach et de Froben du transport de son bagage. Il n'y a à Fribourg aucun marchand qui soit en relations avec Padoue ou Venise, et les charretiers n'y vont pas. On dit que les chariots déposent leurs charges à Lucerne, d'où elles sont convoyées à Venise à dos de mulet. Convient-il de faire un paquet, ou d'avoir une malle (73)? Amerbach s'informe. Le libraire Bebel, qui expédie fréquemment à Venise, pourrait l'accompagner jusqu'à Kempten, sur la route du Brenner (74). Le 21, Góis prévient qu'il ne partira qu'autour de l'Assomption, en passant par Bâle (75).

Il quitte Fribourg le 18 août (76), est à Bâle le 19, où Amerbach lui remet une lettre d'introduction pour Alciat (77), qu'il se propose de voir à Pavie. A deux jours de là, un de ses gens tombe malade à Baden, dans le canton d'Aargau (78). Le malade est ramené à Fribourg par un guide savoyard. Erasme écrit à Damião qu'il hébergera volontiers le domestique, si son affection n'est pas syphilitique (on sait l'horreur que le grand humaniste avait du mal vénérien), et il l'invite à aller saluer Thomas Blaurer, s'il pousse jusqu'à Constance (79). Mais à peine le Savoyard est-il reparti avec les missives destinées à Góis que celui-ci arrive à Fribourg pour régler le sort de son serviteur (80), donc le 26 ou le 27 août. Il semble n'y être resté que quelques jours au plus (81). A la fin de septembre, cependant,

(72) Erasme à Góis, 25.VIII.1534, ALLEN, n.º 2963.

(73) HARTMANN, n.º 1847.

(74) Amerbach à Góis, de Bâle, *17 ou 18.VII.1534, HARTMANN, n.º 1848.

(75) Góis à Amerbach, 21.VII.1534, HARTMANN, n.º 1850.

(76) Cf. Erasme à Góis, 25.VII.1534: «(...) 22 die Augusti, quum tu quadruiduo ante discessisses» (ALLEN, n.º 2936, XI, p. 36).

(77) HARTMANN, n.º 1854.

(78) Erasme à Melanchthon, de Fribourg, 6.X.1534, ALLEN, n.º 2970, XI, p. 43.

(79) Erasme à Góis, 25.VIII.1534, ALLEN, n.º 2936.

(80) Erasme à Melanchthon, *l.c.*

(81) Cousin, dans une lettre à Amerbach du 11 septembre, est fâcheusement elliptique: «Melanchthon nuper scripsit, sed nihil novi, tantum de Damiano» (HARTMANN, n.º 1857, p. 290. L'allusion est aux lettres reçues le 22 août, Erasme n'en

il n'a pas dépassé Côme, au débouché de la route du col du Saint-Gothard, où l'atteint la nouvelle du décès de Clément VII (mort à Rome dans la soirée du 25 au 26). Redoutant des troubles, il renonce à aller à Pavie, et gagne directement Padoue (82), où il a dû arriver dans la première quinzaine d'octobre (83).

III

Des deux maîtres et amis que Damião de Góis a assidûment fréquentés durant ses quatre années italiennes, l'un, Lazaro Bonamico (1478-1551), passait pour incliner vers la Réforme, au point d'inquiéter Reginald Pole (84), qui fut de ses proches; l'autre, Pietro Bembo (1470-1547), entretenait des liens complexes avec les courants évangéliques d'Italie (85) et quelques accointances parmi les Luthériens (86).

Gardant des relations que nous ne faisons qu'entrevoir dans les pays germaniques, Góis fit au-delà des Alpes plusieurs voyages, limités à l'Allemagne du Sud. C'est par Augsburg, la cité de ses amis Fugger et Rem, que passait sa correspondance, et que probablement

a pas eu d'autres de Melanchthon depuis, sa lettre du 6 octobre en fait foi). Le fait que Góis retrouve le guide à Schaffhouse donne à penser qu'il n'est demeuré à Fribourg que le temps de régler le sort de son *famulus*. C'est après ce second départ que se placerait l'hypothétique visite à Constance, tenue pour certaine par HIRSCH, *Life*, p. 91, et par SILVA DIAS, *Política cultural*, I/1, p. 386.

(82) Góis à Amerbach, de Padoue (sur la date, cf. la note suivante), HARTMANN, n.º 1864.

(83) Et non avant la fin de septembre, comme le dit M. LUÍS DE MATOS, *Un humanista portoghese in Italia, Damião de Goes*, dans *Estudos italianos em Portugal*, 19 (1960), [p. 41-61], p. 48. La date de la lettre à Amerbach, «Patavi, pridie calendas octobris anno 1534», est inacceptable, puisqu'il était à Côme tout à la fin de septembre et que lorsqu'il écrit à Amerbach il a déjà loué «une demeure philosophique qu'il est forcé de meubler». Répondant à Erasme, qui lui avait recommandé Damião, Bembo l'informe, le 11 novembre, que Góis a loué une maison (ALLEN, n.º 2975).

(84) Pole à Sadolet, 15.X. (1534), cité dans HIRSCH, *The friendship of the «Reform» Cardinals in Italy with Damião de Goes*, dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, 97 (1953), [p. 173-183], p. 174, n. 15.

(85) Cf. PAOLO SIMONCELLI, *Pietro Bembo e l'evangelismo italiano*, dans *Critica storica*, XV/1 (1978), p. 1-63.

(86) Georg Sabinus, étudiant à Padoue en 1533, et qui devint le gendre de Melanchthon en 1534, resta lié à Bembo. Deux de ses poèmes sont dédiés à Góis, cf. HIRSCH, *Life*, p. 109.

se traitaient ses affaires d'argent. Sa brève présence est attestée en 1536 à Ingolstadt, ville catholique, et à Nuremberg, où il venait pour la première fois (87), et où les Réformés étaient à l'oeuvre. L'assurance qu'il donnait en 1571 aux Inquisiteurs de n'avoir rencontré Melancthon qu'en une seule occasion (88) est corroborée par la lettre que lui écrivit ce dernier en 1535, lorsque Frei Roque de Almeida quitta Wittenberg pour le rejoindre à Padoue (89).

Seul vestige de la correspondance échangée entre Damião de Góis et le *praeceptor Germaniae*, cette lettre est toute de sentiment : elle ne témoigne d'aucun échange de vue sur des matières de credo, ni d'aucun effort pour rapprocher des oppositions. Bien que Góis l'ait détruite, la lettre de Luther qui y était jointe n'était vraisemblablement guère plus compromettante. On sait seulement que Luther, comme Melancthon, y exprimait son estime pour celui que les deux gloires de Wittenberg ne connaissaient que sous le nom de Jérôme de Pavie (90). Melancthon formule en termes chaleureux la vive sympathie qui passe entre Góis et lui depuis leur rencontre de 1531, et il fait grand éloge des qualités morales et intellectuelles de Jérôme, «Hieronymus noster», qui, bien vite admis dans sa familiarité, est devenu son interlocuteur de prédilection (91).

Lors de son procès, Damião de Góis brouillera les pistes qui auraient révélé ses étroites relations avec le Franciscain suspect, cachant qu'ils étaient dès avant 1533 de vieux amis (92), et réduisant à quelques jours la durée de l'hospitalité qu'il lui accorda à Padoue «parce

(87) Góis à Erasme, de Nuremberg, 15.VII.1536, ALLEN, n.º 3132.

(88) Góis, *Procès*, p. 72.

(89) H.E. BINDSEIL, éd., *Philippi Melancthonis Epistolae, iudicia, consilia, testimonia aliorumque ad eum epistolae quae in Corpore Reformatorum desiderantur*, Halle 1874, n.º 517, p. 499-500. Le destinataire, non nommé, a été identifié à Damião de Góis par M. LUÍS DE MATOS [cité n. 4], p. 319; d'où HIRSCH, *Life*, p. 95.

(90) Sur la lettre de Luther, cf. Góis, *Procès*, p. 50.

(91) BINDSEIL, *l.c.*: «(...) cognovi singularem esse prudentiam Hieronymi et fidem ac morum sanctitatem, ad quem adiunxit optimarum artium doctrinam et verae philosophiae studium (...) tibi me debere multum iudicavi quod talem ad nos hospitem misisses, facileque eum in intimam familiaritatem admisi: nec cum ullo libentius de multis magnis rebus, de optimis artibus, de republica, de privatis conciliis, colloqui solitus sum, quam cum ipso.»

(92) *Ibid.*: «Non arbitrabar autem ambitiosa ipsi commendatione ad te opus esse. Nam et vetus amicus est, et tibi fides eius et in omni officio moderatio perspecta est.»

qu'il était pauvre»; il lui aurait intimé de reprendre l'habit franciscain ou de s'en aller, ne voulant point héberger un apostat (93). Góis, néanmoins, variera au cours des interrogatoires. Après avoir déclaré qu'il avait, à Padoue, tenu Frei Roque pour catholique, il concédera qu'il le tenait pour «touché par la secte luthérienne» (94). Il laissera entendre qu'il perdit de vue le moine, écoeuré de ce qu'il soit devenu alchimiste à Venise, au lieu de se livrer à la prédication (95).

Il y avait là, en effet, un abus de confiance, si l'on accepte la version des choses fournie aux Inquisiteurs. Góis prétendait n'avoir donné de recommandation auprès de Melanchthon à Frei Roque de Almeida, prédicateur réputé (96), qu'en raison du haut motif invoqué par celui-ci. Frei Roque voulait aller étudier deux ou trois ans à Wittenberg «afin d'y chercher des armes pour prêcher contre les Luthériens» et de «pouvoir ensuite réfuter leurs opinions avec leurs propres armes et leur faire la guerre» (97).

Roque de Almeida a habité assez longtemps chez Damião de Góis, et leur relations n'ont pas été interrompues lorsque l'ancien familier de Melanchthon se fut établi à Venise, ville toute proche de Padoue. Il a pu arriver en Italie non pas un an et demi à deux ans après Góis (98), soit dans le courant de 1536, mais l'y rejoindre dans le courant de 1535; il en avait l'intention dès le début de cette année-là (99). Les deux compères prennent Simão Rodrigues pour cible en 1537 (voire aussi au printemps de 1538) (100).

(93) Góis, *Procès*, p. 50.

(94) Góis, *Procès*, p. 51 (le 25.IV.1571: catholique), p. 79 et 81 (le 11.XII.1571: touché par le luthéranisme).

(95) Góis, *Procès*, p. 50-51.

(96) Góis, *Procès*, p. 72, 121.

(97) Góis, *Procès*, p. 50, 72, 121.

(98) Comme le déclare Góis, *Procès*, p. 50.

(99) La lettre de Melanchthon à Góis n'est pas datée. Mais on possède une lettre de lui du 21 mars 1535 à un anonyme (identifié à Stratius par Luís de Matos [cité n. 4], d'où HIRSCH, *Life*, p. 53) qui annonce le projet de départ de Jérôme pour Padoue (C. Gottlieb BRETSCHNEIDER,, éd., *Corpus Reformatorum*, II, p. 867-868; MATOS, n.º 47, p. 70).

(100) La discussion au sujet du moment des entrevues de Simão Rodrigues à Padoue, où il fut deux mois (*Procès*, p. 6) qui ne peuvent être que de 1538, avec Góis et Frei Roque (et avec Fr. Roque seul, semble-t-il, à Venise), tourne autour de la date de la visite que Loyola fit à Góis pour excuser les médisances de Simão, visite qui ne peut être que de 1537. Le P. Francisco Rodrigues l'a mise en doute

Frei Roque est une des figures énigmatiques que le Portugal joanin propose à notre attention. Religieux de quelque notoriété dans son Ordre, esprit brillant, versé dans «les trois langues» (101), auditeur de Clénard qu'il suivit de Paris à Louvain en 1531, et qui reçut de lui l'incitation de partir étudier l'arabe à Salamanque (102), admirateur de Luther (103) et rompant des lances avec lui (104), estimé de Melanchthon pour ses dons et ses moeurs, admiré par João de Barros, son beau-frère, qui en 1541 le tenait pour un excellent religieux (105), Roque de Almeida alla plus loin que beaucoup d'autres dans la satisfaction de ses curiosités. Sa vie aventureuse ne le priva ni de la considération de ses confrères de l'Observance, ni de la faveur de D. João III, dont il était probablement un informateur parallèle (106).

(FRANCISCO RODRIGUES, S.J., *História da Companhia de Jesus na Assistência de Portugal*, I/2, Porto 1931, p. 28 et 29 n. 1), et le P. Schurhammer n'est pas parvenu à la fixer (SCHURHAMMER, *Franz Xaver. Sein Leben und seine Zeit. I. Europa 1506-1541*. Fribourg-en-Brisgau 1955, p. 334 n. 5; et cf. p. 356-357). SILVA DIAS, *Correntes* [cité *supra* n. 5], p. 225 n. 5, place trop tôt, en mars-avril 1537, la rencontre Góis-Simão Rodrigues, car Góis a parlé à son interlocuteur de la démarche de Sadolet, qui est de juin. Le P. Francisco Rodrigues, *l.c.*, ne retient que la possibilité de mars-avril 1538. Il est vrai que la mémoire de Góis n'est pas si sûre en 1571, comme le remarque Schurhammer; mais celle de Simão Rodrigues en 1545 ne l'était pas non plus, qui situe ses discussions avec Góis huit ans ou neuf ans auparavant. Rodrigues a fort bien pu rencontrer son compatriote lors de passages à Padoue en 1537, et dire alors du mal de lui à Loyola, et, néanmoins fréquenter de nouveau sa maison au printemps de 1538. Il resterait cependant à déterminer si Góis se trouvait à Padoue à ce moment-là, et s'il n'avait pas déjà renié ses sympathies pour d'aucuns luthériens.

(101) Góis, *Procès*, p. 72 et 121.

(102) Sur Roque de Almeida et Clénard, cf. CLÉNARD, *Epistola ad Christianos*, dans A. ROERSCH, éd., *Correspondance de Nicolas Clénard*, Bruxelles 1940-1941, I, p. 215-216 (texte), III, p. 177 (trad.). Que Frei Roque ait été inscrit à l'Université de Salamanque n'a pu être établi (cf. JOAQUIM VERÍSSIMO SERRÃO, *Portugueses no estudo de Salamanca (1250-1550)*, dans *Revista da Faculdade de Letras* (Lisbonne), III^e série, nr. 5 (1962), p. 247), mais il s'y trouvait antérieurement à 1518, date présumée de l'impression de l'*Epigrammaton Libellus* de Lourenço de Cáceres, qui contient une ode faisant allusion à des sorties champêtres en compagnie de Roque de Almeida (cf. EUGÉNIO ASENSIO, *Estudios portugueses*, Paris, 1974, p. 165, 167).

(103) Góis, *Procès*, p. 50.

(104) Góis, *Procès*, p. 79.

(105) João de Barros à D. João III, 26.I.1541: «eu tenho tanto amor a Frey Roque por quã bõo religioso he» (dans Baião [cité *supra* n. 35], p. 210).

(106) Début 1541, D. João III demandait qu'il regagne le Portugal (Baião, *ibid.*). En février 1542, il était toujours à Venise, occupé à ses besognes mysté-

Les critiques modernes rejettent catégoriquement la charge de luthéranisme portée contre Damião de Góis par Simão Rodrigues en 1545, et retenue par les juges qui le condamnèrent en 1572. Frei Roque était mort entre temps. En mars 1571, le Conseil général du Saint-Office, dans la séance où fut décrétée l'arrestation de Góis, estima qu'il n'y avait pas lieu d'ouvrir un procès contre la mémoire du Franciscain (107). M. da Silva Dias, qui a tenté de cerner l'itinéraire religieux de Frei Roque, ne croit pas — et on se rangera au même avis — qu'il ait adhéré au luthéranisme (108). Mais croira-t-on que Damião de Góis, trompant l'accueil de Melanchthon, ait pu introduire auprès de lui un adversaire secret (109)?

Les bons offices exercés par Damião de Góis entre Sadolet et Melanchthon sont connus. Il se prêta volontiers, fin juin 1537, à transmettre à Wittenberg le message du cardinal. Dès juillet, bien informé, il l'avertit que les Réformés refusaient de prendre part au Concile de Mantoue (110). Deux ans plus tard, il dissuade Sadolet de poursuivre un dialogue qui ne peut être que décevant. Selon ses

rieuses. Se croyant à l'article de la mort, il voulait remettre «ses secrets, qu'il avait clos comme un testament» à son confrère Frei André da Ínsua, homme de confiance du Roi et de la Reine, qui travaillait à la réforme des communautés franciscaines du Portugal. Fr. Roque «certifiait les choses que jusqu'à présent il n'osait affirmer», et pressait Fr. André d'en transmettre l'assurance au Roi, en toute hâte, par la poste. De plus, durant sa maladie, Dieu lui avait mis en main un nouveau secret, grâce à quoi tous les six jours, avec six cruzados on en gagnait trente, nets de frais (Fr. André da Ínsua à D. João III, de Rome, 6.II.1542, dans *Corpo diplomático português*, V, p. 11-12). En 1545, Fr. Roque était au Portugal, au couvent d'Enxobregas (SIMÃO RODRIGUES, *Procès*, p. 8). En 1548 on le retrouve à Venise, en habit de laïc, scandalisant par sa conduite peu conforme à l'honneur religieux l'évêque de Porto, D. Baltazar Limpo. «Messer Jeronimo» passe pour s'adonner à l'alchimie, bien qu'il dise être au service de D. João III («diz que amda em servyço de Vossa Alteza»); l'évêque souhaite, confidentiellement, qu'un tel personnage ne rentre pas au Portugal (l'évêque de Porto à D. João III, de Venise, 22.IX.1548, dans *Corpo diplomático português*, XI, p. 537).

(107) *Procès*, p. 4 et 12.

(108) SILVA DIAS, *Correntes* [cité n. 5], p. 224-228, p. 308 n. 1.

(109) Góis, en 1571, soulignera que Fr. Roque avait dû lui faire violence pour lui extorquer la lettre de recommandation à Melanchthon. C'est évidemment une façon de se disculper aux yeux de ses juges. Faudrait-il y voir aussi la trace d'une réticence de 1533 à entrer dans un jeu hypocrite?

(110) Góis à Sadolet, 1.VII.1537, *Epist.*, d 2^r-d 3^v. Sur l'ensemble de l'affaire, cf. HIRSCH, *Life*, p. 96-98.

aveux de 1571, nous l'avons vu, il serait revenu à l'orthodoxie catholique sur la fin de son séjour à Padoue. Il a affirmé n'avoir plus écrit à un seul Luthérien après que Melanchthon eut répondu par le silence à la lettre qu'en juillet 1537 il avait jointe à celle de Sadolet (111). Il y eut donc quelque rapport entre l'option intérieure et la rupture avec certaines amitiés.

On a supposé que le projet de mariage de Damião de Góis dans une famille catholique de Hollande ne fut pas étranger à son changement d'attitude (112). L'explication est sujette à caution. Le «*mancebo flamengo*» qui vivait sous le toit de Damião à Padoue, et que Simão Rodrigues jugeait aussi luthérien que lui (113), est-ce Joachim Burger (Polites), le futur secrétaire de la ville d'Anvers (114), qui mourra protestant en 1569, et dont la veuve, épousée au retour d'Italie, sera une fervente orangiste? ou est-ce l'autre commensal, Splinter van Hargen, le futur beau-frère?

Le Damião de Góis exquis et attentionné que laissent deviner les lettres de tant de ses correspondants n'est pas tout de candeur. Sa brouille avec Boniface Amerbach à propos de l'édition des Oeuvres d'Erasmus, qu'il s'était offert à financer, ne lui laisse pas le beau rôle (115). Dans son attaque fielleuse et opportuniste contre Sebastian Münster, les torts sont également de son côté (116). Et l'on sait comment il a chargé la mémoire de son devancier, le chroniqueur royal Rui de Pina (117). Un mouvement de susceptibilité froissée par le dédaigneux silence de Melanchthon fut vraisemblablement à l'origine de l'éloignement que Damião de Góis manifesta à partir de 1538 à l'égard des luthériens (118). Mais il faut aussi songer à l'influence du grand

(111) GÓIS, *Procès*, p. 34 et 35.

(112) HIRSCH, *Life*, p. 93 et 113.

(113) SIMÃO RODRIGUES, *Procès*, p. 8.

(114) L'identification de Schurhammer [cité n. 100], p. 334 n. 4, au Bohémien Peter Beheim est sans fondement.

(115) Cf. HARTMANN, n.º 2093, et la note 7; C. Reedijk, dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Alterthumskunde*, 57 (1958), p. 53 et n. 132.

(116) Cf. AUBIN, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*.

(117) GÓIS, *Crónica do felicissimo Rei D. Manuel, IV*, ch. 38 (éd. Coïmbre 1955, p. 107); cf. JOAQUIM VERÍSSIMO SERRÃO, *Historiografia portuguesa*, I, Lisbonne 1972, p. 105-111.

(118) On observera que l'initiative du silence vint de Melanchthon. Peut-être avait-on eu vent à Wittenberg de la véritable identité de Jérôme de Pavie.

ami et conseiller Bembo, de trente ans plus âgé, qui lui montrait comment être fidèle à un christianisme authentique en demeurant au sein de l'Eglise romaine. M. de Pina Martins a relevé combien il importerait de préciser l'histoire des relations de Góis avec l'humanisme italien, et particulièrement avec les prélats marqués par l'idéal irénique (119).

S'il se tint désormais à l'écart des Luthériens, comme Erasme lui en avait vainement donné le conseil, et s'il paraît s'être abstenu de faire entendre sa voix dans les palabres entre catholiques et protestants qui furent à l'ordre du jour autour de 1540, Damião de Góis demeura fidèle à la pratique érasmiennne d'une foi où l'esprit l'emportait sur la lettre. La publication en 1540, dans le *Fides religio moresque Aethiopum*, du mémoire de l'évêque éthiopien Saga za-Ab, et le mécontentement qu'il manifesta en 1541 de le voir interdit en librairie par la censure inquisitoriale portugaise (120), témoignent à quel point son zèle évangélique restait intact. Les auditions des témoins à charge de son procès établissent pitoyablement qu'il resta jusqu'à la fin imprégné des formes de la dévotion dans laquelle s'était épanoui son être religieux.

Aucun document ne permet de soutenir que Damião de Góis continua d'être en relations épistolaires avec des Luthériens après 1537. Du moins savons-nous qu'il eut une attention envers l'un d'eux, et non des moindres. Lorsque parurent en septembre 1539 ses *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis anno 1538*, il envoya en hommage un exemplaire, sans apparemment l'accompagner d'une lettre, à Tiedemann Giese, évêque catholique de Kulm/Chelmno, perdu de vue depuis le voyage de 1531 à Dantzic, et un autre à son voisin l'évêque luthérien de Pomésanie, Paul Speratus, connu à Marienwerder à la même époque. Un billet de Speratus de septembre 1531, exprimant en termes délicats la joie teintée de regrets que lui laissait cette trop brève rencontre, ouvre la collection des *Epistolae ad Damianum a Goes* imprimées par Góis en 1544 (121). Y figurent des lettres

(119) José V. de Pina Martins [cité n. 8], p. 65. On lira les pages de SILVA DIAS, *Política cultural*, p. 384-387, et de HIRSCH, *The friendship of the «Reform» Cardinals*, cité *supra*, n. 84, et *Life*, p. 99-108.

(120) Mécontentement exprimé à l'Infant D. Henrique, cf. la lettre de celui-ci citée ci-après n. 138.

(121) *Epist.*, c 1^v.

de remerciement de Giese pour l'envoi des *Commentarii* de 1539 et d'autres opuscules en 1542 (122), mais rien de Speratus, soit que celui-ci n'ait pas répondu à l'envoi du livre, dédié «au très excellent évêque de Pomésanie» (123), soit que sa réponse ait été compromettante à publier. Evangélique ardent, luthérien s'il en fut, adversaire du célibat ecclésiastique, Speratus (1484-1551) avait été le deuxième clerc en Allemagne à prendre femme, en 1519, plusieurs années avant Luther. Appelé en Prusse par Albert de Brandebourg, il fut un des artisans les plus actifs de la luthéranisation du duché. Lorsqu'en 1536 Paul III avait lancé les invitations au futur concile, Speratus s'était distingué en exigeant l'octroi préalable d'un sauf-conduit (124).

Dans son appel de 1540 à la conversion des Lapons, adressé à Paul III, de même que le traité sur la religion des Ethiopiens en annexe duquel il était publié, — et Góis, en 1571, invoquera le fait à preuve qu'il n'avait jamais mis en cause la suprématie de l'autorité pontificale, — l'espoir est exprimé que les conseillers du roi de Suède, retranchés de l'Eglise, pouvaient encore entendre l'appel missionnaire du Souverain Pontife. Góis, même si on doit voir là l'influence des illusions de l'archevêque d'Upsal, Johannes Magnus (125), n'avait donc pas renoncé à toute attente d'un accord entre la Réforme et la Papauté. Si la *Deploratio Lappianae gentis* a le caractère d'une généreuse intervention en faveur du pauvre archevêque plus encore que des lointains Lapons, la parution du *Fides religio moresque Aethiopum* nous paraît plutôt liée à la conjoncture portugaise de 1539-1540 qu'aux préliminaires des grandes confrontations de Worms et de Ratisbonne, même si le traité fut lu avec intérêt «dans les milieux érasmiens qui ne se résignaient pas au schisme» (126).

(122) *Epist.*, g 1^r-g 2^v et l 1^r-v. Du contenu de la première lettre, il ressort que Giese ne répond pas à une lettre de Góis. Sur Giese, on ajoutera à la bibliographie indiquée par Hirsch, *Life*, p. 36-37, les notices de l'*Altpreussische Biographie*, II, 1963, p. 213, et surtout du *Polski Słownik Bibliograficzny*, t. VII, s.v.

(123) L'exemplaire reçu par Speratus est actuellement conservé à Göttingen, cf. HIRSCH, *Life*, p. 36.

(124) Lettre de Speratus du 25.II.1537, citée dans *Nuntiatuerberichte aus Deutschland 1533-1559*. II. *Nuntiatuerberichte des Morone 1536-1538*, éd. W. FRIEDENSBURG, Gotha 1892, p. 46 n. 1.

(125) Cf. AUBIN, *Damião de Góis et l'archevêque d'Upsal*.

(126) BATAILLON, p. 149-150, a mis l'accent sur l'actualité érasmiennne du *Fides religio moresque Aethiopum*. Nous avons suggéré que sa parution en même temps

IV

En Italie comme en Allemagne et aux Pays-Bas, Damião de Góis a entretenu des commerces d'affinités qui n'ont pas fourni de thèmes à son oeuvre. Si l'on excepte l'idée de l'évangélisation des Lapons, qu'il emprunte à Johannes Magnus, celle-ci est essentiellement puisée aux sources natives, à commencer par le premier en date de ses ouvrages, la *Legatio Presbyteri Ioannis* de 1531, dont l'inspiration encore un peu courte est antérieure à ses contacts avec de grands noms de l'humanisme européen. Traducteur en latin du mémoire de Saga za-Ab sur la religion des Ethiopiens, le militant de l'union des Eglises n'a jamais écrit sur les sujets qu'il débattit avec Farel, Bucer ou Simão Rodrigues. L'aspiration à rassembler Réformés et catholiques dans une foi régénérée n'a pris la forme d'aucun opuscule. Son activité de plume est en marge des grandes discussions religieuses, qu'il n'est nullement préparé à aborder. On lui a attribué par méprise l'ébauche d'un commentaire à Tertullien (127). Le seul travail philologique qu'il ait accompli fut de rendre en portugais le *De Senectute* de Cicéron, qu'il fit paraître à Venise en 1538.

Fort judicieusement, Bonamico, auprès de qui il prenait des leçons particulières de latin, et Bembo l'incitèrent à produire dans le domaine où il était en mesure d'être nouveau et utile: en se faisant le publiciste de l'Expansion portugaise (128). Bonamico avait une vocation rentrée d'historien. Il rêva d'écrire une histoire des Turcs. Les Découver-

que celle de la *Verdadera Informaçam das terras do Preste Johã* du P. Francisco Álvares n'était sans doute pas accidentelle, et montré que la crainte de l'hérésie judaïsante, et non pas celle de l'hérésie luthérienne, inspirait le dessein de l'interdire au Portugal (J. AUBIN, *Le Prêtre Jean devant la censure portugaise*, dans *Bulletin des Etudes portugaises et brésiliennes*, 41 (1980), p. 33-57).

(127) HIRSCH, *Life*, p. 88 et 129. C'est une des erreurs de M^{me} Hirsch imputables à son incompréhension du latin. Elle a entendu que Góis envoyait à Froben pour publication le manuscrit d'un commentaire à Tertullien, que Beatus Rhenanus devait revoir. Tout à l'inverse, Góis faisait transmettre par l'intermédiaire de Froben un texte de Tertullien à l'humaniste de Sélestat, qui en 1521 avait publié à Bâle sa fameuse édition princeps de Tertullien, et de qui on attendait une nouvelle édition. Cf. Góis à Beatus Rhenanus, 24.X.1540 et 1.VI.1542, dans HORAWITZ et HARTFELDER, éd., *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, Leipzig 1886, n.º 341, p. 467, et n.º 359, p. 485.

(128) L'heureuse expression est de Donald F. Lach [cité n. 40], p. 15, qui écrit par ailleurs sur Góis des choses peu exactes.

tes le passionnaient. En 1532, il demandait à Dantiscus communication de ses rapports sur les empires espagnol et portugais (129). Bembo, pour sa part, cherchait des renseignements sur ces sujets, et il aura, dans son Histoire de Venise, des mots élogieux sur l'entreprise lusitanienne, rivale pourtant du commerce vénitien avec l'Orient; tout au contraire de Giovio, que Góis attaquera, en 1540, pour quelques lignes écrites en 1525 sur le monopole portugais des épices. Défense et illustration du Portugal, sans doute. Mais aussi, tribut à l'esprit de coterie padouan: Giovio était une des bêtes noires de Bonamico (130).

Etant en Italie, Damião de Góis demeure tourné vers la patrie. En 1535, on le voit s'inquiéter de ne pas en recevoir des lettres espérées (131). Quelques pièces subsistent de sa correspondance avec les humanistes de son pays, mais rien jusqu'ici n'a paru au jour de celles échangées avec les hommes d'affaires ou les hommes d'Etat. La dédicace du *Catão maior* de 1538 au comte de Vimioso doit avoir quelque signification qui serait à tirer au clair. Parmi les nouvelles qu'on lui transmettait du Portugal, il avait traduit du portugais en latin, à la prière de Bembo, des informations sur la guerre du Cambaie et sur son fameux roi, Soltan Bahâdor (132). Il projetait d'écrire une histoire des guerres de Cambaie depuis les débuts de la présence portugaise en Inde (133). De retour aux Pays-Bas, où il se marie «avec l'autorisation de D. João III» (134), il compose en latin, cependant que la Sérénissime République est aux prises avec les Ottomans,

(129) Bonamico à Dantiscus, de Padoue, 24.XI.1532: «(...) tria illa commentaria rerum ultra aequinoctialem ab Hispanis Lusitanisque inventarum, quae ex Hispania rediens in Poloniam miseris, studiose descripta ad nos cures perferenda; Sum(us) enim avidiores haec cognoscendi quam argenti et auri» (FRANZ HIPLER, *Beiträge zur Geschichte der Renaissance und des Humanismus aus dem Briefwechsel des Johannes Dantiscus*, dans *Zeitschrift für die Geschichte und Alterthumskunde Ermlands*, 9 (1891), [p. 471-572], n.º 23, p. 503.

(130) Cf. *Dizionario biografico degli Italiani*, XI, s. v. «Buonamico» (R. Avesani).

(131) Cf. *supra* n. 68.

(132) *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis ano 1538*, autore Damiano a Goes Equite Lusitano, Louvain 1539, A 2^v.

(133) *Ibid.*, B 1^v, à propos du Malabar: «Cuius litoris regnorumque antiquorum nominum in historia belli Cambaici (quam si Deo placet, a principio adventus nostrorum in Indiam, aliquando in lucem sumus daturi) latiore narrationem faciemus».

(134) Góis, *Procès*, p. 34.

une relation du siège de Diu de 1538, dont il espère qu'elle sera utile à Bembo, à qui elle est dédiée, pour la rédaction de son Histoire de Venise (135). Il est, en même temps, à l'écoute de l'effet produit à la cour portugaise, où la parution de l'ouvrage, qui inclut la mise au point contre Gioio, est bien accueillie. L'Infant D. Henrique en est ému aux larmes (136).

Le choix de lettres à lui adressées que Góis joint à ses *Aliquot opuscula*, publiés à Louvain à la fin de 1544, donne de ses relations dans l'Europe humaniste une idée flatteuse, c'est le but de l'anthologie, mais incomplète. On n'y trouve, notamment, ni sa correspondance avec Melanchthon, ni celle avec Erasme. Cette dernière est omise non point que Góis pense à se protéger contre les intégristes portugais, mais parce qu'Erasme est mal vu des théologiens de Louvain, dont il se ménage les bonnes dispositions. En revanche la lettre de 1537 à Sadolet où il avait fait valoir son «amitié peu commune» avec les Réformés allemands figure dans le recueil, qui porte le titre d'*Epistolae Sadoleti, Bembi et aliorum clarissimorum virorum ad Damianum a Goes Equitem Lusitanum*. Góis n'a aucune raison de faire disparaître l'aveu des approches qui avaient précédé les colloques impériaux de 1540-1541, dont Charles Quint, son protecteur, avait suivi le déroulement.

En juillet 1541, dans la même lettre où il l'avait qu'à titre d'Inquisiteur Général il suspendait la vente au Portugal du *Fides religio moresque Aethiopum*, l'Infant D. Henrique priait Góis de le tenir au courant des débats du colloque de Ratisbonne (137). Góis ayant protesté contre l'interdiction de son livre à la vente, D. Henrique, quelques mois plus tard, s'en justifiait longuement et, en le remerciant de l'envoi des nouvelles d'Allemagne, lui assurait le tenir pour «aussi bon homme et aussi bon chrétien que je vous ai toujours tenu»; il l'invitait à n'accorder aucun crédit à des avis contraires, et se disait heureux de faire «pour lui et pour ses affaires autant qu'il était en son pouvoir» (138). Bien que les deux lettres de l'Infant aient été versées au dossier de son procès, ni le contenu du *Fides* ni celui des *Aliquot opuscula*, où le *Fides*

(135) *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem*, A 2^r.

(136) Jorge Coelho à Damião de Góis, 26.VIII.1540, *Epist.*, h 1^v-h 3^v.

(137) D. Henrique à Damião de Góis, d'Évora, 28.VII.1541, dans *Procès*, p. 45-46.

(138) Le même au même, de Lisbonne, 13.XII.1541, dans *Procès*, p. 46-48.

fut réédité à côté des *Epistolae*, ne seront utilisés par les Inquisiteurs de 1571. Ils ne prendront d'ailleurs pas davantage en considération les certificats d'orthodoxie que constituaient les deux lettres.

La tentative d'interdiction du *Fides religio moresque Aethiopum*, pour des motifs qui n'avaient rien à voir avec la suspicion contre l'évangélisme (139), n'altérerait pas les bonnes dispositions de l'Inquisiteur Général, qui en 1545 eut l'occasion d'exercer son amical pouvoir en classant les accusations proférées contre Damião de Góis, taxé de luthéranisme pour avoir, entre autres choses, servi d'intermédiaire entre Sadolet et Melanchthon (140).

Rentrant définitivement au Portugal, Damião de Góis arrivait à Évora, où se trouvait la cour, à la mi-août 1545 (141). Dès le 5 septembre, Simão Rodrigues dépose contre lui. On a plaidé qu'il ne faisait que répondre à une convocation de l'Inquisiteur d'Évora (142). Mais il ne fut interrogé que parce que, bien évidemment, il s'était arrangé pour l'être. D'emblée, il parle contre «Damião de Góis, Portugais qui présentement réside dans cette cité d'Évora, lequel est maintenant venu de Flandres», et contre Frei Roque de Almeida, «qui est actuellement au couvent d'Enxobregas (et) discute fréquemment avec les Frères de son Ordre, à ce qu'il a ouï dire, des choses de la foi ou de la doctrine» (143).

La déposition n'est pas fortuite. Lorsqu'il recevra le nonce, en septembre, D. João III lui dira que «les Luthériens pullulaient dans le royaume, et qu'on en avait quelques jours auparavant pris quelques-uns». Le propos est à interpréter dans le contexte du différend avec la Papauté: désapprouvant l'usage fait de l'Inquisition contre les nouveaux-chrétiens, Paul III, par le bref *Cum nuper* de septembre 1544, dont le texte fut affiché aux portes des cathédrales de Lis-

(139) Cf. AUBIN, *Le Prêtre Jean devant la censure portugaise* [cité n. 126], p. 55-56.

(140) Simão Rodrigues n'avait mentionné en 1545 qu'«un cardinal dont il n'avait pas le nom présent à l'esprit» (*Procès*, p. 6, 122); il n'ajouta rien sur ce point en 1550. Le nom de Sadolet fut produit par Góis en 1571 (*Procès*, p. 34-35, 73, 86) comme une caution.

(141) Góis, *Procès*, p. 70.

(142) FORTUNATO DE ALMEIDA, *História da Igreja em Portugal*², II, Porto-Lisbonne 1968, p. 361; DOMINGOS MAURÍCIO, *Damião de Góis e a Inquisição*, dans *Brotéria*, 26 (1938/I), p. 186-192.

(143) SIMÃO RODRIGUES, *Procès*, p. 5 et 8.

bonne et de Coïmbre, avait suspendu l'exécution des condamnations prononcées par les Inquisiteurs portugais (144). La rumeur d'un péril de contagion luthérienne, que fait courir dans l'été 1545 le milieu intégriste engage jusqu'au Roi. On répand, ou on en vient à se persuader, que «les Luthériens ont envoyé des émissaires à D. João III pour le gagner à leur démente». L'information, curieusement, est recueillie à l'ouverture du Concile de Trente, en décembre, par une vieille connaissance de Damião de Góis, Olaus Magnus, de la bouche du dominicain Jerónimo de Azambuja (Oleastro) (145), ce même théologien qui, à Lisbonne, en septembre 1550, député de l'Inquisition, convoquera de nouveau Simão Rodrigues pour l'entendre réitérer les accusations proférées par lui en 1545 (146). On n'affirmera pas que le retour de Góis, ami suspect du monarque et de ses frères, ait été utilisé pour donner de la substance à une manoeuvre qui visait à faire pression sur le Pape (147). Il y a toutefois quelque chance qu'il en fut ainsi.

(144) Le lien ressort des propos mêmes du Roi, rapportés par le nonce au cardinal Farnèse (d'Évora, 22.IX.1545): «dolendosi che (...) già in questo regno pullulavano lutherani et che n'havavano da pochi giorni in qua pigliati alcuni et che non era cosa degna di S. S^{ta} volere dar piu presto fede a christiani novi che sonno meri giudei che a S.A. (...)», in DOM DE WITTE, éd. [cité n. 62], p. 488.

(145) Olaus Magnus à Dantiscus, de Trente, 13.XII.1545, (dans I. Collijn, *Johannes och Olaus Magnus i Uppsala Universitetsbibliotek förvarade bref till Johannes Dantiscus*, dans *Kyrkohistorisk Årsskrift*, 11 (1910), [p. 133-148], p. 147), référant à celui des trois théologiens portugais envoyés au Concile qui se trouve à Trente: «Is frater dixit lutheranos misisse legatos sue perfidie ad regem Portugalie in eorum dementiam alliciendum». Il s'agit de Fr. Jerónimo de Azambuja, arrivé à Trente le 5 décembre; son confrère Fr. Jorge de Santiago n'arrivera que le 4 janvier 1546 (cf. FORTUNATO DE ALMEIDA, *Hist. da Igreja em Portugal*², II, p. 523 n. 4 et n. 6, d'après les diaires de Masarelli, cf. EHSES, éd., *Concilium tridentinum*, I, p. 347, 429, et *Corpo diplomático português*, V, p. 446, 447, VI, p. 2, 4, 5, 6; FORTUNATO DE ALMEIDA, *História de Portugal*, III, Coïmbre 1924, p. 358; MANUEL MARIA WERMERS, *A representação portuguesa na primeira fase do Concílio de Trento*, dans *Theologica*, II (Braga, 1956), [p. 103-121, 123-151], p. 113-114). Nous ne savons pas quand Oleastro part pour l'Italie. Pas avant le 4 août, date à laquelle D. João III fait part à son représentant à Rome, Baltasar de Faria, de sa désignation (*Corpo dipl. port.*, V, p. 447), qu'il a déjà notifiée à Paul III le 29 juillet (*ibid.*, p. 441, avec une date fautive, corrigée dans EHSES, *Conc. trid.*, IV, p. 425). Il était à Rome en novembre (DE WITTE, *op. laud.*, p. 508, 509 n. 2).

(146) *Procès*, p. 12-14.

(147) A Trente, en revanche, Azambuja se plaira à présenter le Portugal comme totalement exempt de l'hérésie luthérienne qui emplissait le monde (EHSES, *Concilium tridentinum*, I, p. 536).

* * *

Damião de Góis avait mis au service de l'idéal évangélique sa bonne volonté de chrétien, et son entregent porté à l'optimisme d'homme fortuné, mondain, un peu superficiel. Sensible à l'ascendant de maîtres admirés, l'influence de Grapheus, d'Erasmus, de Bembo, de Nannius s'est exercée successivement sur sa conscience. Dans le commerce de l'amitié, les affinités ressenties primaient les opinions. C'est pourquoi, à l'exception peut-être de Johannes et d'Olaus Magnus, ses amis d'un jour ou ceux d'une durable pratique se présentent sous des traits qui évoquent l'un ou l'autre des signes de sa propre personnalité: le don de sympathie, la cordialité naturelle, une aisance de bon aloi, le goût des arts, de la musique et du chant. Mécène indifférent à la profession religieuse des talents qu'il patronnait, Johann Jakob Fugger réunissait tous ces aspects (148). Sa formation musicale (il composa pour l'Eglise luthérienne de Prusse des *lieder* à la fraîche mélodie), sa fermeté sans tapage, la bonté qui émanait de sa personne (149), autant d'explications au courant qui jaillit de Speratus à Góis, lors de la fugitive et unique rencontre de 1531 (150). Le même cœur pouvait à la fois s'émerveiller de l'humble train de vie de Melancthon (151) et se sentir proche du patricien Bembo et du prélat fastueux que fut Cristoforo Madruzzo (152). La maturité venue, l'éloignement envers les Réformés n'est pas, au fond, pour étonner. Dépourvu d'aptitudes à la pédanterie, Góis ne pouvait éprouver qu'aversion pour le sectarisme de clercs qui envahissait rapidement le mouvement luthérien.

Historien (il l'était peu), tels de ses correspondants, Bonamico, Giese, Nannius, n'avaient pas manqué de percevoir les limites de son

(148) Cf. P. COSTIL, *Le mécénat humaniste des Fugger*, dans *Humanisme et Renaissance* VI (1939), à la p. 156.

(149) Cf. P. TSCHAKERT, *Paul Speratus von Rötlen, evangelischer Bischof von Pomesanien in Marienwerder*, Halle 1891 (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, VIII), p. 86: «Freundlichkeit spricht aus seinen grossen Augen».

(150) La musique comme lien des amitiés goésiennes, BATAILLON [cité n. 1], p. 133-136.

(151) Góis, *Procès*, p. 49, et p. 91, 92, 102, 114-115.

(152) Sur Madruzzo, cf. HIRSCH, *Life*, p. 105-107.

amateurisme, également manifeste dans les oeuvres qu'il publia par la suite au Portugal. Plus porté à l'observation des moeurs qu'à méditer sur les lois de l'histoire, il a atteint beaucoup moins profond dans la curiosité des sociétés exotiques révélées aux Portugais que son grand ami João de Barros, qui n'avait jamais couru l'Europe. Avec tous ses partis pris affichés et son triomphalisme, Barros est bien plus à l'aise devant les dimensions et la diversité du monde. Ses horizons sont ceux d'une culture qu'on aimerait qualifier de spécifiquement lusitanienne, s'il ne faisait figure de presque isolé. Góis, qui ne dépasse les horizons chrétiens étendus jusqu'à l'Éthiopie que pour y inclure des peuples à l'état de nature, apparaît comme marqué des préoccupations morales, graves et un peu étroites, d'un milieu tout différent, imprégné de l'humanisme religieux éclos dans l'univers mental d'avant les Découvertes. L'image intellectuelle de Damião de Góis, fils de l'Europe flamande et rhénane des années 1520-1530, rejoindrait ainsi l'image sociale dessinée par la délation populaire au moment de son procès : celle de l'étranger à la patrie retrouvée.

Faute de posséder sur le plus long tiers de sa vie l'équivalent de la correspondance publiée dans ses *Aliquot opuscula* de 1544, très rares sont les évidences sur ses relations avec l'extérieur après qu'il eut définitivement quitté les Pays-Bas; et des contacts qu'il y maintenait, nous ne savons rien. Il est du moins assuré qu'un volet fut définitivement tourné avec l'établissement au Portugal: familier de l'Europe luthérienne, il ne connut rien de l'Europe calviniste (153).

Le vieillard qu'on tirait du cachot pour lui faire raconter qu'il avait soupé avec Luther et grignoté des noisettes avec Catherine de Bora pouvait invoquer bien d'autres amitiés. Mais que dire de tant de fréquentations dispersées par le sort, et dont il avait tenu dans ses écrits à rappeler le souvenir? De ceux qu'avait rencontrés le jeune page de D. Manuel, John Wallop était devenu anglican, et Jan Tarnowski était rentré dans l'orthodoxie romaine après avoir joué par calcul politique la carte de Calvin. Des hommes d'Eglise maintenant défunts dont il avait reçu les lettres, les uns étaient morts, tels les Magnus, dans une fidélité sans faille au Pontife romain; les autres s'étaient trouvés dans la dangereuse mouvance de la *concordia christiana*. Ainsi

(153) Góis, *Procès*, p. 38: «quãto a doutrina de Callvino que nõqua a vio nõ conheceo nõ vio cousa sua nõ elle».

Sadolet, de suspecte mémoire, ou Pole, mort en 1558, alors que s'ouvrait contre lui un procès en hérésie. Tandis que Damião de Góis, accusé de luthéranisme, croupissait dans sa prison, le siècle implacable achevait de broyer les derniers représentants d'une génération généreuse. Martyr catholique, le charmant Musius, qui l'accueillait jadis dans sa retraite de Sainte-Agathe-lès-Delft, meurt en juin 1572, affreusement torturé par les Gueux. Et meurt à Besançon en mai, avant que ne commence son procès, comme lui depuis longtemps dénoncé et comme lui longtemps protégé en haut lieu, Gilbert Cousin, Cognatus, le secrétaire d'Erasmus du temps que Damião vivait à Fribourg. Les sbires du Corregedor do Crime avaient livré au geôlier de l'Inquisition de Lisbonne, le 4 avril 1571, un coupable dont le tort était d'avoir trop longtemps survécu aux âges déjà lointains de la Renaissance érasmiennne, et aux espérances perdues de l'évangélisme.

JEAN AUBIN